

Les Mémoires de Mounette Dutilleul, la désertion de Thorez et le récit communiste de la seconde guerre mondiale

Emmanuel de Chambost, juin 2023

Le document.....	1
Le témoignage de Mounette et la désertion de Thorez.....	2
Rappel sur le contexte de 1939.....	4
Croisement du récit avec d'autres témoignages.....	6
La constitution d'un nouveau récit communiste dans les années 1970.....	7
Un récit communiste mémoriel.....	9
Les limites de la fidélité à Staline.....	13
Et les enfants ? Ça va, merci !.....	15

Le document



Mounette Dutilleul vers 1939

Au début des années 2000, un document a été mis en ligne sous la forme d'une page html, consultable encore en mai 2023¹. Le texte, sans titre, est structuré en 24 sections. Recopié dans un document au format A4, l'ensemble constitue un document au format A4 de quelque 70 pages. Le document est accessible par un lien figurant sur une autre page intitulée « Hommage à Mounette Dutilleul »² où la biographie de l'intéressée est succinctement résumée, sans présentation spécifique du document autre que l'intitulé du lien « Les mémoires de Mounette Dutilleul ». Sur cette page figurent également quelques liens vers des pages de wikipédia ou du Maitron³, mais un lien vers le site maintenant disparu, de Marie-Claude Hugues, la fille de Claudine Chomat et Victor Michaut dont je parle ci-après.

Il s'agit d'un ensemble de récits, d'anecdotes et de portraits concernant presque exclusivement la période août 1939-août 1940, mais les quatre dernières sections concernent la période de septembre 1940 à mai 1941, date de l'arrestation de Mounette par la police française. En plus des souvenirs de Mounette, le document contient également des témoignages d'autres personnes : Angèle Salleyrette, Alphonse Pelayo, Pierre Villon, Benoît Frachon. L'ensemble semble avoir été écrit au début ou au milieu des années 1970. Exception qui confirme la règle, les notes de Benoit Frachon (écrites avant 1975) au sujet de

1 Le document : <http://trcamps.free.fr/Mounette%201939.html>

2 La page de présentation : <http://trcamps.free.fr/>

3 Le « Maitron », dictionnaire biographique du mouvement ouvrier, maintenant en ligne, est un vaste projet initié dès 1964 par Jean Maitron.

l'épisode de juin-juillet 1940 sur les négociations pour la réparation de l'Humanité ont été rajoutées en 1983 ou 1984.

Au moment où il est mis en ligne, dans les années 2000, le récit n'apporte pas vraiment d'information inédite concernant l'épisode de la désertion. On ne s'en étonnera pas lorsqu'on sait que la même Mounette Dutilleul a témoigné directement auprès d'un certain nombre d'historiens. Je fus même le dernier de ceux-ci⁴.

Le témoignage de Mounette et la désertion de Thorez

La désertion de Maurice Thorez en octobre 1939 est un des faits les plus représentatifs des soubresauts de la ligne politique du Parti communiste français au lendemain de la suite d'évènements qui suivent à l'annonce du pacte germano-soviétique : Mobilisation, déclaration de guerre, dissolution du Parti, entrée dans la clandestinité.

Le 3 octobre 1939, Le secrétaire général du Parti communiste français, Maurice Thorez, quittait subrepticement son cantonnement de Chauny. Le sapeur Thorez, 39 ans, affecté à une compagnie de navigation fluviale était chauffeur du capitaine. Sa disparition ne fut connue de la presse que le 7 octobre. Il était donc considéré comme déserteur, ce qui lui valut une condamnation à six ans de prison en novembre 1939 et une déchéance de nationalité en février 1940. En janvier 1944, il demanda à rejoindre Alger, mais il dut attendre le 6 novembre pour bénéficier d'une grâce individuelle et effectuer finalement un retour à Paris le 27 novembre.



Maurice Thorez en 1937

A l'évidence, cette désertion fera tâche dans le parcours du dirigeant français, au point d'obliger l'intéressé à quelques contorsions dans son autobiographie légendaire « Fils du peuple »

« Par une exception qui confirmait la règle que j'avais moi-même appliquée : " Les communistes vont à l'armée en cas " de mobilisation ", la direction du parti prit la décision juste de me faire passer à l'activité clandestine (...). Le parti avait le devoir d'assurer la sécurité et la continuité de sa direction et de veiller à l'existence même de ses dirigeants (...). Je quittai Chauny pour reprendre ma place de combattant à la tête des militants communistes traqués et persécutés. »

Le témoignage de Mounette Dutilleul est à cet égard de première importance puisque c'est à cette jeune militante, permanente au service des cadres et proche des dirigeants du Parti, que l'on confia la mission d'aller chercher Thorez à son cantonnement..

Le récit commence à l'été 1939. Les lignes ci-dessous en sont un résumé. Mounette Dutilleul et Arthur Dallidet bénéficient de 15 jours de vacances en Bretagne. Arthur Dallidet est adjoint au responsable des cadres, et Mounette Dutilleul, sa compagne travaille dans le même service. Le 24 août, l'annonce du pacte germano-soviétique met un terme brutal aux premières vacances que le couple s'octroyait. Retour immédiat dans leur vieille Ford. Au 44 de la rue Le Peletier, Maurice

4 Mounette Dutilleul est décédée le 19 septembre 1996 à Roquefort-la-Bédoule, près de La Ciotat, après une chute dans son escalier. J'étais allé la visiter trois semaines avant son décès pour une revue des commentaires qu'elle avait fait sur mon projet de publication (Emmanuel de Chambost, *La direction du PCF dans la clandestinité, 1941-1944*, L'Harmattan, 1997)

Thorez les accueille, moqueur, « v'la la famille Dallidet ». De fait, Arthur Dallidet et Mounette sont au cœur de l'appareil du Parti qui doit s'adapter aux conditions pour le moins incertaines. L'Humanité est interdite, il faut donc mettre sur pied l'élaboration et la diffusion d'une mouture clandestine. Mounette est un moment chargée de faire la liaison entre Georges Marrane et Benoît Frachon.



Eugen Fried alias Clément

Le 26 septembre, jour de la dissolution du Parti a lieu une réunion de la direction du Parti dans un appartement près de la Porte de Versailles (Duclos Frachon, Dupuy, Dallidet). La décision est prise d'envoyer Mounette rejoindre Clément à Bruxelles. Clément est le pseudonyme d'Eugen Fried, délégué du Komintern auprès du Parti français. Aucun message en provenance de Moscou n'arrive encore en France. Maurice Tréand, le responsable de la commission des cadres, a été mobilisé, mais il avait donné à Mounette le moyen de « repêcher » Clément. A Bruxelles, ce dernier fait apprendre par cœur à Mounette un télégramme expédié par le Komintern⁵ « Cette guerre est une guerre impérialiste avec laquelle nous n'avons rien à faire ». Mounette écrit qu'elle a été troublée par le télégramme qui désavouait plus ou moins la ligne antifasciste suivie par le parti depuis les dernières années, mais plus encore celle de fin août-début septembre avec le vote des crédits militaires le 2 septembre. Le 25 août 1939, le groupe parlementaire communiste sortait en effet un communiqué disant : « Les communistes (seront) au premier rang pour défendre la sécurité du pays, la liberté et l'indépendance des peuples ». Dès le lendemain midi, Mounette

fait son compte-rendu à Frachon et Duclos. Et le soir même, Arthur Dallidet, son compagnon avec qui elle était en Bretagne, lui donne mission pour aller communiquer le message à Maurice Thorez. Dallidet l'informe également des dispositions qu'il a déjà prises concernant le départ des armées de Thorez. La journée du lendemain est mise à profit pour Jeannette Vermeersch pour mettre en cartons la bibliothèque de son compagnon, et ce n'est que le soir que les deux femmes sont conduites jusqu'au cantonnement de Thorez par Alphonse Pelayo.

« C'est le jour de la rentrée des classes, à l'école⁶. Nous quittons Ivry, Jeannette, Pelayo et moi, vers 17 heures, dans la 15 cv Citroën noire encore en service. Il nous faut bien deux heures pour atteindre Chauny. Il fait nuit quand nous arrivons. Chauny observe scrupuleusement l'occultation. Les rideaux bleu foncé sont tirés derrière les fenêtres, dont les vitres sont bardées de papier collant, pour le cas de déflagration ... Nous avons quelque difficulté à retrouver la maison du vieux ménage où Maurice, en qualité de chauffeur du capitaine, a droit de prendre ses quartiers. Jeannette est déjà venue plusieurs fois. Notre visite n'a donc rien d'insolite. Le repas du soir vient de se terminer. La femme essuie la toile cirée de la table. Elle et son mari se retirent très vite, s'excusant même de ne pas nous tenir compagnie, mais, à leur âge, on aime à se coucher tôt. Pelayo va dehors, ranger la voiture et jeter un coup d'œil sur les environs. Nous voilà donc tous trois. Je débite le télégramme.

5 Mounette écrit « Comintern », orthographe peu commune. Il doit être clair que « Komintern » désigne exactement la même chose que la troisième Internationale communiste couramment appelée « Internationale communiste »

6 Mounette écrit « Maurice est-il parti le 1er ou le 4 octobre 1939 des armées ? Je suis incapable de trancher la question. Je ne prenais pas de notes écrites à l'époque et mon souvenir se colle aux cris des gosses à la récréation dans l'école en face de là où j'habitais (rue Olivier de Serres). Tout au début de la rentrée scolaire qui était alors partout en France le 1er octobre. Il se peut donc que ce soit le lundi 2 octobre 1939 »

Maurice est devant moi, assis près de la table, son bras gauche appuyé sur la toile cirée. Il est d'une immobilité surprenante. Le parcimonieux éclairage de la pièce semble se concentrer sur la tête de Maurice. Mon débit est tellement automatique que je ne perds pas un trait de son visage. Il me regarde, fixement, certainement sans me voir. Il est tendu, comme par une colère envahissante. A peine ai-je terminé que Maurice, de cette voix à la fois métallique et sourde qu'il prenait pour le début de ses discours, demande : qu'en pensent Jacques, Benoît ? Je m'entends répondre : grand temps de quitter l'armée, assurer ta sécurité, reprendre ton poste à la direction du Parti. Puis à nouveau, la voix de Maurice : y a-t-il moyen de partir ? Et la mienne : oui, mais je n'ai pas eu le temps de vérifier ... La voix de Maurice se fait plus tranchante, il ne veut aucune échappatoire : y a-t-il moyen de partir tout de suite ? Oui ... Alors, reprend Maurice, il faut partir, maintenant. Et se tournant vers Jeannette puis vers moi : écoutez, personne ne savait voilà un quart d'heure, ni Jeannette, ni toi, ni même moi ce qui va se passer maintenant. C'est notre plus gros atout de réussite. Partons.

Nous sommes partis. Maurice en pantoufles, comme s'il nous faisait un bout de conduite sur le pas de la porte. Nous avons évité les grandes agglomérations et la route nationale. Maurice, étonnamment calme, repérait aux cahots des pavés les routes où nous roulions. Nous sommes arrivés ainsi à Lille, aux environs de dix heures du soir. Je savais trouver chez Jeanne Têtard des papiers d'identité et des vêtements civils pour Maurice.

Thorez est finalement transféré, en habits civils chez un autre couple de Tourcoing, les Delplanque, qui lui font passer la frontière le lendemain matin. Jeannette Vermeersch passera la frontière séparément. Mounette et Pelayo rentrent sur Paris et repartent le soir même avec le petit Jean, trois ans, fils de Maurice et Jeannette. Il passera la frontière avec Jeanne Leroy et, de l'autre côté de la frontière, Angèle Salleyrette accompagne l'enfant jusqu'à Bruxelles. La famille Thorez s'installe à Bruges et Mounette assure la liaison deux fois par semaine entre Paris et Bruges.

« Je voudrais ici faire quelques autres remarques à propos de ce départ des armées de Maurice, qui fut quand même un beau pied de nez aux polices de France et de Navarre. La première de ces remarques est pour dire - à ceux qui se serviront de ces notes - que mon récit est rigoureusement vrai, sans fioritures aucune. Je le dis parce que j'ai entendu et lu bien des versions de cette histoire, qui m'ont fait sourire et apprécier différemment leurs auteurs. Mais je me suis tue, parce que se taire a été une loi très observée dans notre génération et dans les rangs du Parti où nous étions. J'ai donc très naturellement gardé par devers moi ce souvenir qui ne me semblait pas d'un intérêt décisif pour le cours de l'histoire. Je n'en ai pas pour autant laissé échapper l'acuité. »

Mounette raconte aussi que fin octobre, elle effectua une mission analogue au cantonnement de Tréand dans le Jura⁷. En fait Tréand se débrouille tout seul pour être réformé. C'est donc légalement qu'il rejoint Paris pour repartir sur Bruges où il installe avec Angèle Salleyrette une liaison radio avec l'IC.

Mounette évoque aussi une réunion à Bruges dans les premiers jours de novembre avec Thorez, Duclos et Fried. Frachon a finalement décidé de ne pas passer la frontière. Tréand n'était pas présent.

⁷ La date de fin octobre que donne Mounette pour le passage de Tréand en Belgique est erronée. Un télégramme daté du 5 octobre (Gouloooze à secrétariat du Komintern) atteste de la présence de Tréand en Belgique le 5 octobre. (*Moscou-Paris-Berlin, Télégrammes chiffrés du Komintern*, commentaires de Bernhard H. Bayerlein, Mikhaïl Narinski, Brigitte Studer, Serge Wolikow, Taillandier, 2003) L'erreur est vraisemblablement non intentionnelle.

Rappel sur le contexte de 1939

Pour éclairer le récit de Mounette Dutilleul, il convient d'effectuer quelques rappels sur le contexte de la désertion de Thorez :

Alors que se précisaient les menaces hitlériennes sur la Pologne, l'annonce du pacte germano-soviétique le 23 août 1939 avait pris de court le monde entier, mais en particulier les communistes français pour qui la fidélité à l'URSS allait jusqu'alors de pair avec l'antifascisme. Les représentants du Parti essayèrent tout d'abord de maintenir une position antifasciste. Ainsi, Maurice Thorez déclarait-il au nom de son groupe parlementaire, le 25 août au soir : « *Si Hitler malgré tout déclenche la guerre, alors qu'il sache bien qu'il trouvera devant lui le peuple de France uni, les communistes au premier rang pour défendre la sécurité du pays* »⁸. Pour autant, il n'était évidemment pas question que les communistes français désavouent d'une façon ou d'une autre le pacte signé par le grand frère soviétique. Cette position justifia aux yeux du chef du gouvernement Daladier l'interdiction des journaux communistes, le 26 août. En l'absence de directives nouvelles du Komintern, les députés communistes votèrent les crédits de guerre le 2 septembre. Le 3 septembre, jour de la déclaration de guerre, Maurice Thorez, mobilisé, rejoignait une compagnie de navigation fluviale cantonnée à Chauny, dans le département de l'Aisne.

Le décalage entre la ligne patriotique tenue par les communistes français jusqu'au milieu du mois de septembre et la nouvelle ligne qui conduira à la désertion de Thorez ne s'explique pas par un problème de communication entre Moscou et Paris car ce ne fut que le 7 septembre que Staline communiqua la nouvelle ligne à tenir au responsable du Komintern Dimitrov :

« Voilà ce qu'il faut dire à la classe ouvrière : C'est une guerre pour la maîtrise du monde. [...] Cette guerre ne donnera rien aux ouvriers, aux travailleurs, sauf douleur et privations. Intervenir de façon décidée contre la guerre et ceux qui en sont coupables. Démasquez la neutralité, la neutralité des pays bourgeois qui, prônant chez eux la neutralité, soutiennent la guerre dans les autres pays dans un seul but de profit. »⁹

Dans cette période pour le moins troublée, il y avait aussi des problèmes de communication : Le délégué du Komintern auprès du parti français, Eugen Fried avait quitté Paris aux alentours du 28 août pour installer une sorte de quartier général pour l'Europe de l'Ouest à Bruxelles. Le Komintern communiquait normalement avec le parti français par l'intermédiaire d'une station radio décodée par Angèle Salleyrette, une militante qui avait fait un stage à Moscou l'hiver 1938. Elle travaillait sous les ordres de Maurice Tréand, responsable aux cadres, mais aussi homme de confiance de Fried pour un certain nombre d'activités plus ou moins clandestines.

La nouvelle ligne du Komintern qui traduisait les directives données par Staline à Dimitrov, avait été communiquée au parti français par un télégramme daté du 9 septembre :

« Stern, Gabriel, Clément,

Guerre actuelle est une guerre impérialiste injuste, provoquée par bourgeoisie de tous les pays belligérants. Classe ouvrière, ni d'autant plus partis communistes ne [doivent] pas soutenir cette guerre. Bourgeoisie fait cette guerre pour domination mondiale. Chamberlain et social-démocratie mentent quand ils affirment qu'[il s'agit d'] une guerre contre le fascisme. Proletariat mondial ne doit pas défendre Pologne fasciste, qui a repoussé aide soviétique et qui opprime d'autres nationalités. Partis communistes ont lutté contre Munichois, car ils voulaient une guerre antifasciste avec concours de l'URSS, mais la bourgeoisie française et anglaise a repoussé l'URSS pour faire sa propre guerre impérialiste. Guerre a changé à fond situation :

8 Philippe Buton, *Le Parti, la guerre et la révolution, 1939-1940*, dans *Communisme* n°32-33-34, 1993.

9 Georgi Dimitrov, *Journal, 1933-1949*, Belin 2005, p.339-341, cité par Stéphane Courtois dans *1939, l'alliance soviéto-nazie : Aux origines de la fracture européenne*, Fondation pour l'innovation politique (fondapol.org), 2019

ancienne distinction entre États fascistes et sociaux-démocrates a perdu sens politique. Il est nécessaire changer tactique. Dans tous pays belligérants, à l'étape actuelle de la guerre, communistes doivent se déclarer contre la guerre, démasquer son caractère impérialiste, voter contre crédits militaires, dire aux masses que la guerre leur apportera misère et chaîne d'exploitation aggravée. Dans les pays neutres, communistes doivent démasquer gouvernements qui défendent neutralité pour leurs pays et qui soutiennent la guerre pour les autres dans le but de profit comme [le] fait Amérique du Nord à l'égard du Japon et Chine. Partout communistes doivent passer à l'offensive contre politique de trahison de la social-démocratie. Partis communistes, surtout ceux de France, Angleterre, États-Unis, Belgique, dont la ligne politique est en contradiction avec cette ligne, doivent le plus vite possible redresser leur ligne.

Janette »¹⁰

[Stern=Thorez, Gabriel=Tréand, Clément=Fried, Janette=Dimitrov]

En plus des télégrammes plus ou moins bien reçus, des messagers circulaient entre Moscou et Paris : Raymond Guyot, qui avait diverses responsabilités au Komintern, était à Moscou depuis le mois de Juin et rentra à Paris le 8 septembre, Le député Pourtalet fut envoyé à Moscou par Thorez après l'annonce du pacte et Arthur Dallidet, le compagnon de Mounette partit également pour Moscou avec son adjoint Beaufilets entre le 8 et le 25 septembre¹¹.

Tout au long du mois de septembre, les communistes français étaient en quelque sorte dispensés de faire apparaître une ligne claire puisque leurs organes de presse étaient suspendus et que la première Humanité clandestine ne serait diffusée que le 28 octobre. En fait, en proclamant le 26 septembre la dissolution du Parti au motif qu'il n'avait point désavoué l'invasion de la Pologne orientale par les troupes soviétiques le 17 septembre, le gouvernement Daladier donna un coup de pouce au Parti pour que ce dernier affiche une ligne de rupture. Les députés communistes constituèrent un nouveau groupe parlementaire, le « Groupe ouvrier et paysan », au nom duquel Arthur Ramette et Florimond Bonte envoyèrent une lettre au président de l'assemblée Edouard Herriot :

«Monsieur le président, la France va se trouver incessamment en présence de propositions de paix [...] une immense espérance soulève le peuple de notre pays qu'angoisse la perspective d'une guerre longue et cruelle [...] à peine a-t-on parlé de ces propositions de paix dues aux initiatives diplomatiques de l'URSS qu'une presse dirigée a répondu ensemble : non ! [...] Nous voulons de toutes nos forces une paix juste et durable et nous pensons qu'on peut l'obtenir rapidement, car en face des fauteurs de guerre et de l'Allemagne hitlérienne en proie à des contradictions internes, il y a la puissance de l'Union soviétique qui peut permettre la réalisation d'une politique de sécurité collective susceptible d'assurer la paix et de sauvegarder l'indépendance de la France »¹²

Dans les jours qui suivirent, les cadres du Parti qui ne plongèrent pas dans la clandestinité furent arrêtés, à l'exception de ceux qui étaient mobilisés. Ainsi, Maurice Tréand, chef cuistot dans une un

10 *Moscou-Paris-Berlin, Télégrammes chiffrés du Komintern*, commentaires de Bernhard H.Bayerlein, Mikhaïl Narinski, Brigitte Studer, Serge Wolikow, Taillandier, 2003

11 Sur le voyage d'Arthur Dallidet à Moscou, on se référera à *Moscou-Paris-Berlin*, op.cit. pp.55-56 qui donne une rencontre entre Dallidet et Thorez le 10 septembre, une arrivée à Bruxelles de Dallidet le 12 septembre et une rencontre à Moscou avec Dimitrov le 16 septembre. On trouve fréquemment dans la littérature un départ de Paris vers le 25 août et un retour le 4 septembre. A l'origine de cette erreur, sans doute Raymond Dallidet, le frère d'Arthur (Raymond Dallidet, *Raph, Vive le parti communiste français*, 1987, Société d'éditions générales, p.69 – 1ere édition 1984). Cette date est reprise par Pierre Durand, Joseph et les hommes de Londres, *Le temps des Cerises*, 1994, p.39. Voir le rapport remis par Dallidet à Dimitrov dans Roger Martelli, *Le PCF en 1939-1940*, cahiers d'histoire de l'IRM n°52-53, 1993, p.35-39.

12 Francis Crémieux, Jacques Estager, *Sur le Parti 1939-1940*, Messidor, 1983, pp.145-146

régiment cantonné près de Montbéliard ne fut pas inquiété jusqu'à ce que Mounette vint le chercher pour lui communiquer qu'on avait besoin de lui en Belgique¹³.

Les membres de la direction qui se trouvaient en Belgique se réunirent le 9 octobre à Bruges. Frachon devait participer à cette réunion, mais craignant de ne pouvoir rentrer en France du fait du durcissement des conditions de surveillance de la frontière, il renonça à participer à la réunion. Parmi les dirigeants qui participèrent à la réunion de Bruges, Duclos et Tréand¹⁴ restèrent à Bruxelles aux côtés de Fried jusqu'en juin 1940, Thorez partit à Mocou où il arriva le 9 novembre 1939, rejoint plusieurs mois plus tard par Arthur Ramette et Raymond Guyot.

A Frachon revenait donc la responsabilité de maintenir en vie le Parti clandestin dans un contexte très difficile puisque la plupart des militants étaient mobilisés. Arthur Dallidet avait été réformé à cause d'un accident de vélo survenu en 1926, quand il avait 20 ans. Aux côtés de Frachon, avec Mounette, il joua un rôle de premier plan dans l'organisation clandestine du parti.

La désertion de Thorez n'a été suivie d'aucune autre, à l'exception d'un dirigeant des Jeunesses communistes. Les dirigeants communistes aux armées n'ont pas été inquiétés.



Benoît Frachon

Croisement du récit avec d'autres témoignages

Résumons le témoignage de Mounette dont il n'est pas déraisonnable de penser qu'il est factuellement exact :

Le 26 septembre 1939, jour de la dissolution du Parti, il se tient dans un appartement proche de la Porte de Versailles à Paris, une réunion à laquelle participent Benoît Frachon, Jacques Duclos, Arthur Dallidet et le député de Bordeaux Marc Dupuy. Il est décidé à cette réunion d'envoyer Mounette Dutilleul à Bruxelles pour contacter Fried alias Clément. Mounette remet un certain nombre de papiers à ce dernier qui à son tour l'interroge sur la situation à Paris et lui demande d'apprendre par cœur le texte d'un télégramme. A son retour, Mounette rend compte de sa visite à Duclos et Frachon, sans doute le 30 septembre ou le premier octobre à midi, et le soir même, elle apprend qu'elle doit se rendre à Chauny auprès de Maurice Thorez. Cette mission à Chauny a probablement lieu le 2 octobre au soir. Mounette a dû attendre Jeannette Vermeersch, la compagne de Thorez. Conduites par Alphonse Pelayo, les deux femmes arrivent à Chauny le soir, dans la nuit. Un peu plus tard, la voiture repart vers le Nord avec un passager supplémentaire, Thorez.

Le témoignage de Mounette doit être confronté à celui de Giulio Cerretti, alias Allard, italien exilé et intégré à l'appareil français et à celui du député du Nord Arthur Ramette.. Cerretti fut invité par Fried à le rejoindre en Belgique dès le 23 août 1939.

13 Dans ses "Mémoires", Mounette situe sa visite à Tréand près de Montbéliard à fin octobre, date contredite par Ramette qui mentionne la présence de Tréand à la réunion de Bruges du 9 octobre. (Crémieux et Estager, op. Cit. pp.157-158

14 Contrairement aux souvenirs de Mounettes, il semble bien que Tréand participait à la réunion de Bruges du 9 octobre.

« Maurice Thorez, mobilisé comme tant d'autres camarades, venait de nous faire défaut en un moment presque tragique pour le Parti et le sort de la France [...] Pour plus de clarté, le « petit comité de liaison » placé quelque part en Belgique m'avait chargé de rentrer à Paris et d'inviter Maurice Thorez à reprendre sans retard sa place à la tête du Parti Communiste : il devait quitter l'Armée coûte que coûte. Moi qui connaissait Maurice beaucoup mieux que beaucoup d'autres, je m'attendais à être éconduit sans ménagement. Sur le chapitre de la désertion, il était intraitable. Il prétendait que son devoir était d'être là où la plupart des français se trouvaient, c'est-à-dire à l'armée : qu'il serait, en cas de coup dur, protégé par ses camarades soldats ; qu'il ne pouvait pas laisser exploiter par les réactionnaires une éventuelle « fuite de l'armée ». Comme je m'y attendais, je revins bredouille. »¹⁵

Arthur Ramette, député du Nord était chargé de faire la liaison entre les instances parisiennes et le secrétaire général du Parti.

« Dans la deuxième quinzaine de septembre, le régiment transféra ses cantonnements à Chauny, dans l'Aisne [...] A Chauny, nous prîmes l'habitude de déjeuner dans un petit restaurant de la localité, Aux Amis Réunis [...] C'est le jour de la dissolution du Parti, le 27 septembre et au cours de la réunion tenue chez Béline que devant le risque d'arrestations qui nous menaçait tous, nous avons envisagé le passage dans l'illégalité des dirigeants. S'agissant de Maurice, nous avons convenu qu'il serait dangereux d'attendre et qu'il devait sans tarder se soustraire à une arrestation devenue probable [...] Le 27 septembre dans l'après-midi, j'ai donc fait un aller et retour Paris-Chauny avec le chauffeur Pelayo. J'ai transmis à Maurice la recommandation du bureau politique : après la dissolution du Parti et dans la perspective d'une aggravation probable de la répression, il devait reprendre sa place à la direction du Parti [...] Notre entretien fut bref. Maurice m'a dit d'emblée : « Si le bureau politique pense que je dois agir ainsi, je suis prêt » Il ajouta simplement qu'il avait déjà pesé le pour et le contre, beaucoup hésité et que son premier mouvement avait été le refus [...] je suis revenu à Paris porteur de cette réponse. La question relevait désormais des services de sécurité du Parti »¹⁶

La désertion de Thorez, prélude à la plongée du Parti dans la clandestinité résulte d'une implacable logique : la contradiction entre l'alliance opportuniste de l'URSS avec l'Allemagne nazie et les sentiments antifascistes et patriotiques des communistes français se résolvent, en raison de l'attachement consubstantiel du Parti français à l'URSS, par la défection du Parti dans l'union nationale de la France en guerre, défection symbolisée et officialisée par la désertion de son secrétaire.

La constitution d'un nouveau récit communiste dans les années 1970

Il semble que l'essentiel de ces « Mémoires de Mounette Dutilleul » ait été constitué de notes accumulées à la fin des années 1960 (Duclos l'avait sollicitée au moment où il écrivait ses mémoires) et au début des années 1970 (Elle écrit que la publication des mémoires de Cerretti, en 1973 ne l'a pas amenée à modifier son texte). Peut-être l'autrice a-t-elle caressé l'idée d'un projet éditorial autonome, mais en pratique, elle a surtout apporté son témoignage à un certain nombre d'auteurs, bien au-delà des années 1970. Je fus le dernier de ceux-là, en 1995 et 1996. En confrontant les dépositions que j'avais recueillies aux autres dépositions consignées par d'autres auteurs et à ce document mis en ligne dans les années 2000, il est apparu que Mounette Dutilleul s'était constituée dans les années 1970 un corpus de souvenirs et d'anecdotes dans lequel elle puisait lors de rencontres avec tel ou tel historien.

D'un point de vue historiographique, les années 1970 sont une époque de dégel où la liberté de parole est donnée à tous les militants témoins de l'activité du Parti dans les années de guerre. On

15 Giulio Cerretti, *A l'ombre des deux T.*, Julliard, 1973, pp.197-198

16 Témoignage d'Arthur Ramette cité dans Crémieux et Estager, 1983, op. cit. pp.149

expliquera pourquoi le dégel a eu lieu à ce moment là, mais auparavant, il faut rappeler que, jusqu'à la fin des années 1960, le cadennassage de l'histoire par le Parti était en grande partie liée à l'occultation du parcours de Thorez entre le départ de Chauny autour du 2 octobre 1939 et le courant de l'année 1943.

Jusqu'au début des années 1970, l'histoire officielle du Parti communiste a nié le fait que Thorez se soit installé à Moscou quelques semaines après son départ de Chauny. Quand je parle d'histoire du Parti, je me réfère aux multiples éditions de *Fils du peuple*, autobiographie de Thorez ou à l'histoire du parti communiste français publiée en 1964 sous l'égide du Parti.

« Au début d'octobre 1939, alors que le gouvernement met hors la loi ses militants et que les fascistes et les traîtres exigent l'exécution des dirigeants, la direction du Parti décide que Maurice Thorez, mobilisé et menacé d'arrestation, doit reprendre sa place à la tête des communistes traqués et persécutés parce qu'ils demeurent fidèles à leur lutte pour une France forte, libre, heureuse. »

La dissolution de l'Internationale, en tant que centre dirigeant du mouvement ouvrier international est décidée à Moscou en mai 1943. Maurice Thorez représente le Parti communiste français.

Le général de Gaulle tente en particulier de retarder le retour en France de Maurice Thorez condamné à la même peine que lui pour son action patriotique. »¹⁷

Que Thorez fut parti en URSS beaucoup plus tôt que 1943 était un secret de Polichinelle. Ainsi, après le décès de Thorez (le 12 juillet 1964, dans un bateau qui devait l'emmener en vacances en URSS), la nécrologie du journal *Le Monde* mentionnait-elle

« ... Le 4 octobre, Maurice Thorez quitte son unité pour " reprendre sa place de combat à la tête des militants communistes traqués et persécutés "... à une date qui n'a jamais été révélée mais doit se situer au cours de l'été 1940. Maurice Thorez se rend en Union soviétique où il résidera jusqu'en 1944. »¹⁸

En termes d'image, le Parti communiste ne tirait aucun bénéfice du mensonge dans lequel il s'était enfoncé. Les survivants de l'époque qui étaient encore nombreux en 1970 avaient donc tout intérêt à révéler sans fard « la vérité vraie ». C'est ainsi que l'on vit sortir à partir de 1972 une série d'ouvrages où des témoins restés jusqu'alors anonymes dévoilaient les rouages de la belle machine qu'était le Komintern et assumaient la ligne qui avait été celle du Parti 30 ans plus tôt.

Le premier de ces ouvrages fut une vaste fresque de « La Résistance », publiée en 6 tomes en édition de semi-luxe au club Diderot, sous la plume d'Alain Guérin, un journaliste d'investigation de *l'Humanité*. L'ouvrage, impressionnant par la quantité de ses illustrations, surtout des photographies de supposés résistants et résistantes, ratissait large, très éclectique dans toutes les mouvances de la résistance. Le premier tome, paru en 1972 présentait essentiellement les clandestins communistes de 1939 intronisés par cette présentation, « résistants » avant la première heure de l'Occupation.

Deux autres livres ne visaient pas particulièrement à opérer cette opération de blanchiment, mais dévoilaient au grand public la face cachée du PCF, celle de son appareil secret, fortement intégrée au Komintern : Les mémoires de Giulio Cerretti, d'abord, en 1973, s'attardaient sur le parcours de ce réfugié italien qui fut élu au Comité central français sous le pseudonyme d'Allard, mais qui fut

17 *L'histoire du parti communiste français (manuel)*, Éditions sociales, 1964, p.374-375. Sur la page de garde, il est précisé que ce manuel a été élaboré par la « Commission d'histoire auprès du Comité central », sous la direction de Jacques Duclos et François Billoux. Les 17 noms mentionnés comme membres de la commission sont des politiques ou des historiens ou des intellectuels du Parti.

18 André Ballet, *Le Monde*, 14 juillet 1964

surtout un important responsable financier et commercial du Parti, proche de Thorez et de Fried¹⁹. Cerretti avait connu le repli en Belgique, il avait aussi séjourné avec Thorez, en URSS, et auparavant, il était l'un des piliers de France-Navigation, une compagnie maritime contrôlée par le Komintern, créée à l'occasion de la Guerre d'Espagne et qui servait à financer le Parti français.

A la fin des années 1970 sera racontée l'histoire aventureuse de France-Navigation²⁰. Dans ce livre, *Les Brigades de la Mer*, le voile était levé une fois encore, sur les rouages financiers du monde communiste des années de la guerre d'Espagne, écrit en sympathie avec les acteurs dont beaucoup se retrouveront en première ligne en 1939 pour assurer la survie du Parti dans la clandestinité.

Mounette Dutilleul, rarement mentionnée dans les Brigades de la Mer joue par contre un premier rôle aux côtés d'Angèle Salleyrette dans l'ouvrage très œcuménique d'Ania Francos, *Il était des femmes dans la Résistance*²¹. Comme dans la série d'Alain Guérin, les activités communistes clandestines pendant la drôle de guerre sont, de fait, considérées comme des activités résistantes par une autrice qui n'est pourtant pas du sérail.

Franchement communistes seront les deux auteurs Francis Crémieux et Jacques Estager du livre publié en 1983, *Sur le Parti 1939-1940*²² qui s'abreuvèrent largement aux souvenirs de Mounette pour commettre un ouvrage de combat, dirigé notamment contre Philippe Robrieux considéré à l'époque comme l'historien de référence du communisme français. Crémieux et Estager assumaient une défense inconditionnelle de la ligne du Parti à la fin 1939.

En 1983, beaucoup d'historiens s'intéressaient à l'histoire du PCF. Non encartés au PCF, En plus de Robrieux, il y avait Stéphane Courtois, qui avait publié sa thèse effectuée sous la direction d'Annie Kriegel²³. Encartés au PCF, Roger Bourderon et Roger Martelli. Entre les deux, Denis Peschanski, fils de Dora Kronberg qui s'était engagée avec Robert Beck dans un réseau de renseignements et d'action dépendant directement du Komintern. C'est sans doute à lui que Mounette Dutilleul avait confié ses mémoires et il les a probablement restitué à la fille après le décès de la mère.

Les Mémoires de Mounette Dutilleul qui auraient pu faire l'objet d'un ouvrage spécifique, ont finalement servi. à alimenter d'autres ouvrages, notamment celui d'Alain Guérin et celui de Crémieux-Estager.

En prenant connaissance de tous ces témoignages communistes concernant la période de la drôle de guerre, le lecteur expert n'aura rien appris de très nouveau par rapport à ce qu'il avait pu lire dans des ouvrages bien renseignés comme celui d'Angelo Tasca en 1951²⁴. Ce qui est nouveau, c'est la constitution d'un récit historique et mémoriel par la génération communiste qui avait vécu les événements et qui s'est débarrassée des pieux mensonges de l'après-guerre.

L'accès aux archives du Komintern à partir de 1991 rendra sinon obsolète, du moins un peu dépassée et évidemment incomplète l'historiographie des années 1980, mais la construction d'un récit qui se conforme à peu près aux faits tout en assumant pleinement la ligne politique suivie par le Parti en 1939-1941 reste d'un intérêt considérable.

19 Giulio Cerretti, *A l'ombre des deux T, 40 ans avec Palmiro Togliatti et Maurice Thorez*, Julliard, 1973.

20 D.Grisoni et T.Herzog, *Les Brigades de la mer*, Grasset, 1979

21 Ania Francos, *Il était des femmes dans la Résistance*, Stock, 1978

22 Francis Crémieux, Jacques Estager, *Sur le Parti, 1939-1940*, Messidor, 1983

23 Stéphane Courtois, *Le PCF dans la guerre, De Gaulle, la Résistance, Staline, Ramsay*, 1980

24 A.Rossi (pseudonyme d'Angelo Tasca), *Les communistes français pendant la drôle de guerre, 1939-1940*, Editions d'Histoire et d'Art, 1951

Un récit mémoriel communiste

Un des grands intérêts de ces « Mémoires de Mounette Dutilleul » est sa contribution au récit spécifiquement communiste des années de guerre. Après les années de falsification l'appréciation subjective qu'elle donne dans les années 1970 de cette période 1939-1940.

Le 15 mai 1941, Mounette fut arrêtée par la police française lors d'une hécatombe où tombèrent également Jean Catelas et Gabriel Péri. Elle fut internée en France pendant deux ans dans différentes prisons, et finalement déportée à Ravensbrück après que sa véritable identité fut dévoilée. C'est en prison qu'elle avait appris l'exécution d'Arthur Dallidet, fusillé comme otage le 30 mai 1942.

Pour autant que l'on sache, Mounette Dutilleul n'était engagée dans aucun combat fractionnaire interne ou externe au Parti communiste dont elle restait une paroissienne fidèle à l'instar de l'homme qu'elle avait épousé après guerre, Jean Nicolas, un architecte très impliqué dans l'organisation de la fête de l'Huma, manifestation consensuelle par excellence. Philippe Robrieux qui l'avait bien connue dans les années 1950 à la section du XV^e arrondissement dresse le portrait d'une militante discrète et modeste.

« A la Libération, elle reprendra son travail aux cadres et sera élue au Comité central lors du Xe Congrès, au début de l'été 1945. Mais elle ne restera guère ni au C.C. ni aux cadres. Discrètement reléguée, elle travaillera à la V.O. (*La Vie ouvrière*, l'hebdomadaire de la CGT) et on la retrouvera militante anonyme au milieu des néophytes qui ignorent son passé héroïque, discrète et travailleuse, acharnée et un peu triste, au bureau de section du XV^e Grenelle à la fin des années 50. Toujours discrète et modeste, Mounette Dutilleul est restée "fidèle au Parti" »²⁵

Discrète et modeste, Mounette n'en gardait pas moins un pied dans la base militante et un pied dans la sphère dirigeante du Parti

Son travail à *La Vie ouvrière* la rapprochera de Benoît Frachon qu'elle avait bien connu dans la clandestinité. Lui aussi était resté "fidèle au Parti", une fidélité qui ne ressortait pas uniquement de la dépendance économique dans la mesure où son statut quasi-féodal à la CGT lui permettait de conserver une certaine indépendance d'esprit.

Le témoignage de Mounette est précieux pour essayer de comprendre comment l'identité communiste de cette génération s'est consolidée en dépit d'une ligne politique qui se devait d'épouser les méandres de la ligne du Komintern complètement dépendante des intérêts soviétiques.

Ainsi ce commentaire général sur le mois de septembre 1939. L'isolement dans lequel se sont trouvés les communistes, l'ostracisme dont ils se sont sentis victimes, spécialement des socialistes, alliés d'hier dans le Front populaire ont laissé des traces et des rancœurs que le temps n'effacera pas.

« La guerre est déclarée. Les hommes sont mobilisés. Nos camarades de la direction répondent à leur feuille de route tout comme la masse des travailleurs. On part faire la guerre à Hitler, avec, toutefois, moins d'allant que lors de la mobilisation de 1938. Les déclarations de Daladier font très anti-hitlérien, tandis que la grande presse, comme "le Temps" et "le Figaro", déborde d'anti-soviétisme et d'anti-communisme.

On est loin d'être informé de l'intense activité diplomatique secrète qui se développe entre ambassades belligérantes. On ignore que Daladier a paraphé la mise en place de conseils de

25 Philippe Robrieux, *Histoire intérieure du Parti communiste*, Tome 4, Fayard, 1984, p.195

guerre où des officiers, en civil, condamneront bientôt les communistes arrêtés. Le pacte germano-soviétique est exploité à outrance. Les communistes sont à la fois les agents de Moscou et les espions de l'Allemagne.

Le comportement de Léon Blum est plus que jamais démoralisateur [note : Les articles de Léon Blum dans le Populaire me rendaient malade. Mi-septembre, sous forme de supplication aux communistes, il nous invitait à renier l'URSS : "Ils ne peuvent plus (les communistes) avoir de doute, alors comment peuvent-ils avoir une hésitation ? Qu'ils parlent, qu'ils laissent échapper le cri formé dans leur conscience, qu'ils crient au pays que le pacte avec Moscou est rompu, etc." (Populaire du 18 septembre 1939).]. La confusion tourne au malaise. La répression anti-communiste déclenchée au nom de la défense nationale contre Hitler (!) ouvre la première étape pour l'écrasement de toutes les forces capables d'aider à la lutte anti-hitlérienne. Les moyens de riposte manquent au Parti, désorganisé par la mobilisation générale. »²⁶

Le Parti isolé est contraint de plonger dans la clandestinité, mais l'anticipation et la préparation à cette situation reste un grand sujet de fierté pour Mounette :

« Vu plus de trente ans après, ces débuts peuvent paraître fort modestes pour un Parti comme l'était le Parti communiste du Front Populaire. Se serait-on laissé prendre de court ? Le Parti n'aurait-il pas envisagé la guerre ? Je ne partage pas leur opinion. Je la trouve même méprisante à l'égard d'un Parti qui a fait beaucoup pour que la France ne connaisse pas le sort tragique de l'Allemagne dans ces années de fascisme et de guerre. Dès les premiers jours de l'année 1938, j'ai eu à connaître une décision prise à la direction du Parti. Il s'agissait de rechercher, en plus grand nombre possible, des camarades, hommes et femmes, auprès de qui, en cas de guerre, nous pourrions mettre en sécurité la direction du Parti. Cette recherche devait se faire non pas comme l'organisation de "cachettes", mais comme points d'appui et de liaison pour permettre, en toute éventualité, la continuité du travail du Parti... »²⁷

Le point de vue de Mounette est sur ce point partiellement contredit par celui de Cerretti qui constate que le Parti s'était plus préparé à un coup d'état fasciste qu'à une déclaration de guerre contre l'Allemagne accompagnée d'une mobilisation qui avait passablement désorganisé l'appareil prévu en cas de plongée dans la clandestinité. Quelque soit le point de vue adopté, il est clair que le Parti s'était préparé à plonger dans la clandestinité. Tout ne s'est pas forcément passé comme prévu, il a donc fallu improviser, et le Parti s'est finalement bien sorti de l'épisode objectivement très difficile de la mobilisation, de la dissolution, de la drôle de guerre, et finalement de la défaite et de la débâcle. A vrai dire, aucune autre formation politique n'était aussi bien préparée.

Du point de vue de Mounette, il est évident que Daladier et tous ceux qui ont pourchassé les communistes ne voulaient pas vraiment se battre :

« Ces camarades donc, allemands, italiens (dont Luigi Longo), bulgares, yougoslaves s'organisèrent à l'intérieur du camp, formèrent une direction politique internationale et décidèrent, un jour de septembre 1939, d'adresser une lettre à Daladier, président du Conseil. Leur position était la suivante : libérez-nous et nous nous constituerons en une formation autonome, comme nous l'avons fait en Espagne, pour nous battre à vos cotés contre Hitler. La lettre arrivait dans un moment de démagogie débordante certes, mais où, en fait de guerre, la seule qui fut menée était celle engagée contre les communistes... »²⁸

Le dénigrement de la guerre de Daladier, alias drôle de guerre, va de soi, pour conforter l'idée que les communistes avaient raison de faire défection. C'est pourquoi la Mounette des années 1970 se risque à une description caricaturale des garnisons françaises de la ligne Maginot.

26 Mémoires de Mounette Dutilleul, Septembre 1939, Jours difficiles : à contre-courant

27 Mémoires de M.D., Septembre-octobre 1939, Assurer la présence du pari : oui, mais comment ?

28 Mémoires de M.D., Septembre-octobre 1939, Clandestins parmi les clandestins.

« Les lettres qui viennent du front parlent de pagaïe. Qui a une arme n'a pas de munitions, etc. Elles parlent aussi d'immobilité. Rien à signaler tant dans les lignes allemandes que françaises, face à face. Les seules sorties opérées sont celles que les soldats organisent eux-mêmes pour le ravitaillement, car ils ne sont pas hommes à se laisser crever de faim. Les usines de la Ruhr travaillent à plein. Pas un avion, ni anglais, ni français, ne les survole. Pourtant, ce serait le moment d'intervenir puisque le gros des divisions blindées et de l'aviation hitlériennes est en Pologne. Quelle drôle de guerre, dit-on couramment. »²⁹

Là, il ne s'agit plus de témoignage - Mounette n'a pas été mobilisée - mais de reprise de propagande défaitiste. Il est vrai que la situation avait un côté absurde pour les soldats mobilisés contraints à l'inaction, mais cette stratégie était pleinement assumée par les belligérants français ou britanniques : Il était plus urgent de se battre sur le front des usines que sur le champ de bataille pour retarder l'affrontement lorsque le rapport de forces serait clairement en faveur des alliés. On peut critiquer cette stratégie, mais on ne peut la nier.

Mounette Dutilleul a enrichi ses mémoires d'une note que Benoît Frachon lui aurait communiquée en avril 1975, peu de temps avant son décès, mais qui aurait été écrite avant janvier 1974. Les écrits de Benoît Frachon sont très rares et cette note, partiellement reproduite dans le livre de Crémieux-Estager, n'en n'est que plus précieuse. Bien qu'elle traite de l'affaire des pourparlers pour la réparation légale de l'Humanité, qui n'est pas le sujet de cet article, le grand intérêt de la note est la façon dont Frachon évoque les anticommunistes :

« Parmi ceux qui, pendant l'occupation allemande, se levèrent après le jour, certains s'acharnent à mettre en cause la permanence de la politique et de l'action du Parti Communiste contre les nazis, les traîtres, et pour l'indépendance de la France.

Ils cherchent sans doute à faire oublier que nous fûmes seuls avant et pendant la drôle de guerre à dénoncer la trahison et les complicités ouvertes que possédaient les hitlériens dans tous les rouages de l'Etat.

Peut-être quelques uns d'entre eux, qui hurlèrent avec les loups et furent de ceux qui réclamaient une répression impitoyable et l'extermination des communistes quand ceux-ci demandaient qu'on défende Paris contre les envahisseurs et qu'on châtie les traîtres, essaient-ils de se donner bonne conscience !

Qu'au moment où la France envahie, trahie, cherchait sur son sol ceux qui ouvriraient au peuple une autre perspective que le désespoir, l'enlèvement dans l'attente ou la soumission, le Parti Communiste fut la seule organisation restée debout, malgré les coups qui lui avaient été portés, à lever le drapeau de la lutte et de l'espérance, cela ne plaît guère à d'aucuns qui se veulent aujourd'hui les vrais, les seuls résistants.

[...]

L'histoire de la Résistance a sa grandeur. Elle a aussi ses petites misères, ses teignes. Mais si nous voulions gratter sur le vernis des organisations dont se réclament les contempteurs du Parti Communiste, nous paraîtrions des saints auprès d'eux.

[...]

Périodiquement, quand le gaullisme et les autres Partis de la réaction ont besoin d'un appui contre le Parti communiste, ils ressortent leur vieille calomnie que le Parti communiste français aurait demandé l'autorisation de faire paraître l'Humanité.

[...]

Des Partis et organisations, un seul restait debout : le Parti Communiste.

29 Mémoires de M.D., novembre-décembre 1939 : La vie courante ou la guerre à l'arrière

Les hommes, des autres formations, ceux qui n'étaient pas à Londres ou qui n'avaient pas pour les guider le Parti Communiste, combien alors en étaient-ils alors qui se manifestaient ?

[...]

Mais nous serions bien présomptueux si nous affirmions que l'immense tâche, que nous avons menée à bien, allât sans à coup et sans heurt.

[Frachon aborde l'affaire de la réparation de l'Humanité] »³⁰

Mounette Dutilleul avait également enrichi ses notes d'un témoignage de Pierre Villon dont l'intérêt n'est peut-être pas aussi grand que celles de Frachon dans la mesure où Villon a publié en 1983, la même année que le livre de de Crémieux-Estager, un récit autobiographique sous forme d'entretien avec Claude Willard, dont j'extrai quelques lignes :

« C'est pendant ces mis de travail légal aux ESI (Éditions sociales internationales) que j'eus l'occasion de dire à Henriette Nizan les sentiments que m'inspirait son mari. Elle était venu voir Léon Moussignac pour tenter de justifier le reniement de Paul Nizan. Traversant le bureau de Moussignac, je lui ai dit que proclamer publiquement son reniement par un communiqué de presse, au moment où des camarades fidèles au Parti sont cassées des mairies et des directions syndicales, où certains sont arrêtés, où la presse des Munichois traite les communistes d'agents de Hitler, c'est justifier les mesures de répression, c'est trahir ses camarades. Quarante ans plus tard, je n'ai pas changé d'avis »³¹

Contrairement à d'autres inconditionnels de l'époque stalinienne, mais comme Mounette ou Frachon, Villon ne défend pas – ouvertement – le pacte germano-soviétique, mais il condamne ceux qui l'ont condamné, et cette condamnation reste sans appel quarante ans après.

Les limites de la fidélité à Staline

Mounette Dutilleul qui ne défend pas – ouvertement – le pacte, se garde bien de s'associer au droit d'inventaire de certains historiens communistes, nés après-guerre tels Roger Martelli, et qui n'éprouvent pas la même fidélité au passé du Parti que la génération qui a vécu les événements. La journaliste Ania Francos qui a rencontrée Mounette en 1978 la décrit ainsi

« Chignon bien sage couleur argent, yeux gris faussement sérieux cachés derrière des lunettes, petit corps solide et rond masqué par un tailleur sévère. Mounette a , en 1978, soixante-sept ans. Elle avale des pilules pour le cœur, a la réputation d'en savoir beaucoup, d'en dire peu ; elle se livre, se ferme, me dit des horreurs sur les dissidents soviétiques, ponctués d'ironiques : tu me prends pour une vieille stalinienne ? »³²

Autrement dit, en 1978, lorsque les dissidents soviétiques deviennent la coqueluche de la gauche non communiste, Mounette ne hurle pas avec les loups. Pour paraphraser Desproges, on peut dire tout le mal que l'on veut de l'URSS ou de Staline, mais pas avec n'importe qui. Dans ses mémoires, elle ne dissimule pas le malaise qu'elle a ressenti lors de l'annonce du pacte, ou quelques semaines plus tard, quand elle a pris connaissance de la ligne « anti-impérialiste » qui s'imposait désormais.

30 Mémoires de M .D., Août 1940, L'affaire de l'Huma, deux témoignages

31 Pierre Villon, résistant de la première heure, Éditions sociales, 1983, pp.44-45. Pierre Villon a conservé un poste légal aux ESI jusqu'à fin octobre 1939. Le philosophe normalien Paul Nizan, adhérent au Parti depuis 1927, collaborateur de l'Humanité, rompit avec le l'invasion de la Pologne par l'URSS, sous la forme d'une lettre à Jacques Duclos « e t'adresse ma démission du Parti communiste français. Ma condition présente de soldat aux armées m'interdit d'ajouter à ces lignes le moindre commentaire. »

32 Ania Francos, *Il était des femmes dans la Résistance*, Stock, 1978, p.23

Il est néanmoins toujours resté inimaginable pour celle qui avait à peine vingt ans lorsqu'elle fut employée par le Komintern à Moscou, avant de prendre sa carte du PCF, de prendre des distances avec l'URSS. En décembre 1939, en plein milieu de la drôle de guerre, elle fut envoyée en mission à Moscou, reçue chaleureusement par Manouilsky et sa compagne Lebedova .

« En fin d'après-midi, Sorkine me repêche et me conduit dans une autre banlieue de Moscou. Aujourd'hui encore je suis incapable de dire où. Je n'ai jamais cherché à le savoir d'ailleurs. Manouilsky et sa femme Lebedeva, m'y accueillent. L'un et l'autre parlent parfaitement le français. On se trouve dans une grande résidence cossue. Une petite chambre a été préparée à mon intention. Elle se trouve sur le même et vaste palier où donne l'appartement de Manouilsky. Je m'installe. Je me sens maintenant toute cotonneuse. Il me semble que Manouilsky vient très vite me chercher, de sa démarche un peu dansante. Avec son argot parisien et ses "R" à la russe, il est réjouissant. Il avait vécu avec Lénine plusieurs années en France, avant la guerre de 1914. Il pétillait de malice. Quand il se mettait à imiter notre noble Marcel Cachin, on pouffait de rire. Il avait été secrétaire du comité Exécutif de l'internationale communiste jusqu'en 1935 où Dimitrov, au VIIème congrès de l'I.C. l'avait remplacé. Les deux hommes étaient deux amis. Ils avaient pour le mouvement ouvrier français la même compréhension bienveillante et confiante.

Manouilsky donc me tira de mon coton. Venez, me dit-il, je vais vous présenter à l'un de mes bons amis. Je lui emboîte le pas, retransverse l'immense palier où donne une troisième porte. La porte s'ouvre : Maurice Thorez. Un Maurice à la magnifique barbe rousse ! Et déjà sur sa table de travail, le matériel venu de France. »³³

Il faut se convaincre d'une chose : L'URSS de Mounette n'est pas celle des purges, de la famine en Ukraine et du Goulag. De l'invasion de la Pologne par l'URSS, Mounette préfère ne pas parler. Elle n'a pas plus de larmes pour la Pologne qu'elle n'en aura pour les dissidents soviétiques. L'une et les autres ne sont pour les anticommunistes que des prétextes pour déverser leur fiel sur les communistes

Comme Villon ou Frachon, le discours de Mounette s'en tient à une dénonciation des anticommunistes. Précisément pour ne pas prêter le flanc aux anticommunistes, elle fait de sa fidélité à l'URSS une affaire privée. D'autres sont allés plus loin dans la logique de fidélité à un Parti aligné sur les positions de l'URSS et ont produit un discours communiste complètement orthodoxe. Tel fut le cas du livre de Crémieux et Estager auquel, nous l'avons vu, Mounette collabora amplement.

« La clause secrète qui a conduit tant d'historiens à broder sur le thème d'un quatrième partage de la Pologne n'est donc rien d'autre pour les soviétiques que l'annulation du diktat de Riga qui leur a été imposé en 1921 à la faveur de la guerre civile. Elle ne fait que prévoir le retour des populations biélorusses et ukrainiennes, majoritaires dans les territoires concernés, à leur vrai patrie [...]

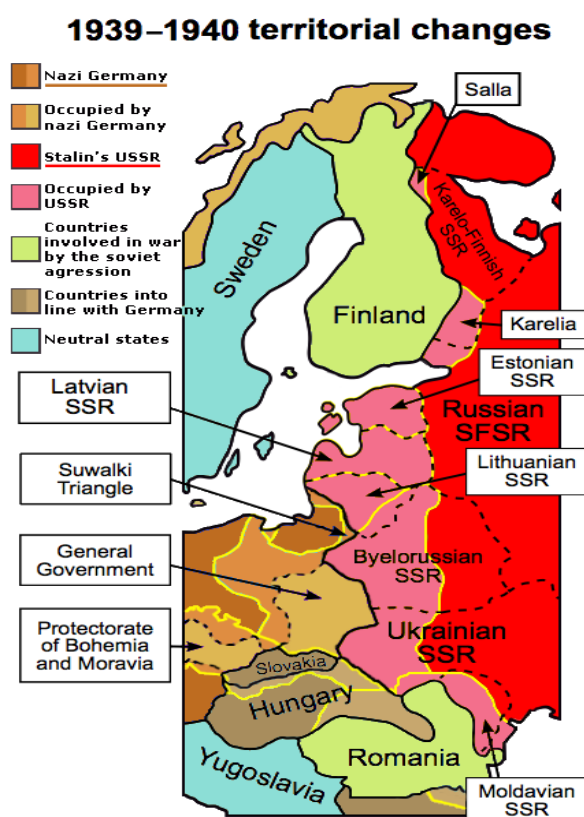
Mais à la mi-septembre, l'avance allemande est telle que l'URSS doit prendre une décision. Vaut-elle laisser aux mains des nazis les territoires qui étaient les siens de 1919 à 1921 conformément d'ailleurs à la frontière recommandée par Lord Curzon à la conférence de Versailles [...]

Le 30 septembre, après plusieurs jours d'âpres négociations, l'Allemagne reconnaît comme nouvelle frontière soviétique la ligne partant du Niemen et suivant les fleuves Pissa, Bug et San. C'est très exactement la ligne Curzon et à peu de choses près la frontière actuelle de la Pologne à l'Est [...] L'URSS s'assure ainsi un glacis protecteur [...] d'autre part, elle verrouille l'accès aux deux principaux objectifs à long terme du Reich hitlérien : le blé de l'Ukraine et le pétrole

33 Mémoires de M.D. , décembre 1939 - janvier 1940: Un singulier voyage : Paris - Moscou

de Roumanie, tous deux indispensables si l'Allemagne veut survivre au blocus des Occidentaux. »³⁴

Le récit produit par Crémieux et Estager présente l'avantage d'une parfaite cohérence : la génération qui a vécu les événements assume d'autant mieux la fidélité du Parti français à l'URSS qu'elle justifie la position de l'URSS : A la fin du mois de septembre 1939, en prenant le contrôle de la Pologne à l'est de la ligne Curzon, l'URSS n'a fait que reprendre ce qui lui avait été injustement retiré. Pour cohérent qu'il soit, ce récit ne peut que passer sous silence qu'à l'origine, le protocole secret du 23 août prévoyait que la zone soviétique s'étendrait jusqu'à la Vistule. Lors d'une ultime négociation menée fin septembre entre les soviétiques et les nazis, les premiers renonçaient à la zone située entre la Vistule et le Bug, mais récupéraient l'ensemble des pays baltes. Sans parler de la répression dans les pays baltes et pour ne s'en tenir qu'à celle qui frappa les Polonais, il est correct de rappeler que parmi les 230 000 prisonniers de guerre polonais, seuls 82 000 étaient encore vivants en août 1942. et parmi les 381 000 civils déportés au Kazakhstan ou ailleurs, on ne comptait plus en août 1941 que 243 000 survivants.³⁵



Cette défense inconditionnelle de l'URSS, y compris lors du partage de la Pologne, n'est explicite ni chez Pierre Villon, ni dans les notes de Benoît Frachon, ni dans les Mémoires de Mounette, ce qui n'est pas le cas des mémoires de celui qu'elle considérait comme son beau-frère, Raymond Dallidet, frère d'Arthur, très proche de Gilberte Duclos jusqu'au décès de cette dernière en 1990. Dans ses mémoires publiées en 1984, Raymond Dallidet épouse le même point de vue, inconditionnellement pro-soviétique que Crémieux et Estager.

« Le 17 septembre, alors que le gouvernement polonais a fui en Roumanie, les Soviétiques, sans tirer un seul coup de feu, récupèrent la Biélorussie et l'Ukraine occidentale, territoire dont ils

³⁴ Crémieux et Estager, op. cit. pp.126-127

³⁵ Nicolas Werth, Un état contre son peuple, dans *Le livre noir du Communisme*, Robert Laffont, 1997 pp.231-239

avaient été spoliés en 1921. Le caractère de la guerre devint clair. Le gouvernement Daladier comprend alors que le conflit, encore espéré entre l'URSS et l'Allemagne, n'est plus de saison. Il va renforcer ses mesures anticommunistes et dissoudre le PCF le 26 septembre. La direction du PCF a ainsi la preuve que la bourgeoisie française ne fera pas la guerre à Hitler. Elle accentue son offensive contre le seul parti authentiquement antifasciste. »³⁶

L'auteur cite très opportunément une lettre de Marcel Cachin à Max Dormoy écrite depuis la résistance bretonne du vieux leader communiste en décembre 1939 où l'on trouve la même lecture de l'intervention soviétique : « ... dans la suite, le 17 septembre 1939, après la défaite de l'armée polonaise, et après que le gouvernement polonais Beck eut quitté le pays, l'URSS occupa la Russie Blanche et l'Ukraine. Elle ne toucha pas à la Pologne purement polonaise... »

On pourrait s'étonner que cet ouvrage qui polémique avec le plus emblématique des « ex » du Parti, Charles Tillon ait été publié à compte d'auteur plutôt que chez les éditions du PCF. Mais le conflit faisait rage au sein même du PCF entre la vieille garde et la nouvelle génération qui revendiquait un droit d'inventaire sur l'histoire du Parti. Représentatif de cette nouvelle génération d'historien, Roger Martelli, trentenaire passé par l'ENS de la rue d'Ulm et qui devint dans les années 1990 un animateur du courant refondateur.

<p>Le PCF en 1939-1940</p> <p><i>il y a dans des pages de MARTELLI... beaucoup plus de fourberie que d'ambiguïté... car il est parfaitement au courant des textes qu'il cite!</i></p> <p>Roger MARTELLI</p> <p>On sait que l'histoire du communisme fascine, car elle est celle de tout notre vingtième siècle avec ses drames et ses espoirs. La fin de l'Union soviétique et du régime qui vit le jour à l'automne de 1917 marque une césure qui bouleverse la donne mondiale. Elle ouvre aussi des champs formidables à l'investigation des historiens. L'écroulement du magistère du PC d'Union soviétique lève en effet définitivement le voile qui pesait sur les archives peut-être les plus riches et les plus...</p>	<p>Au sein du PCF ; les conflits mémoriels furent féroces entre la vieille garde et la nouvelle génération qui entendait jeter aux orties le passé stalinien du Parti.</p> <p>Cette page du numéro 52-53 des cahiers de l'Institut de recherches marxistes annoté par Raymond Dallidet en fait foi.</p>
--	---

Et le combat cessa faute de combattant ... En fait l'extinction naturelle de la génération qui avait connu 1939 et le déclin inexorable du PCF n'expliquent pas tout. Entre 1970 et 2000, l'historiographie du PCF avait été exceptionnellement riche, alimentée par la concurrence entre plusieurs écuries d'historiens et à partir de 1990 par l'exploitation des archives de Moscou. Assez naturellement, vint le temps où le sujet cessa de passionner aussi bien les chercheurs que le grand public. Parmi la génération d'après-guerre, on vit quand même Annie Lacroix-Riz maintenir la flamme d'une défense presque inconditionnelle de l'URSS de Staline³⁷.

On ne s'intéresse plus vraiment au PCF de 1939 parce qu'on ne s'intéresse plus vraiment à la déclaration de guerre, à la drôle de guerre et à la défaite. J'ai été fort surpris de constater que dans

36 Raymond Dallidet, Raph, Vive le parti communiste français, Société d'éditions générales, 1987, pp.70-71. La première édition (La pensée universelle) est de 1984.

37 Voir l'interview d'Annie Lacroix-Riz en 2020 <http://www.historiographie.info/sputnik17042020.pdf>

les manuels scolaires de terminale, l'Histoire de France pendant la Seconde guerre mondiale commençait à la fin de juin 1940³⁸.

Le sujet reviendra sans doute à la mode d'une façon ou d'une autre. On doit toujours avoir en tête que de 1939 à 1944, les communistes français furent pourchassés par la même police française, une police aux ordres d'un gouvernement qui faisait la guerre à l'Allemagne jusqu'en juin 1940, et qui servit ensuite un gouvernement qui collabora avec l'Allemagne en sacrifiant les communistes qui furent livrés à partir de juin 1941. De ce fait, l'histoire du PCF pendant la Seconde guerre mondiale ne se plie pas dans le cadre de l'Histoire de France classiquement articulée par la déclaration de guerre, la défaite, l'armistice, l'Occupation et la Libération. La phase de résilience du parti communiste commence en septembre 1939 alors que la phase de résilience du reste de la France commence en juillet 1940.

Et les enfants ? Ça va, merci !

Les mémoires de Mounette Dutilleul posent également le problème des enfants de militants. Ce n'est pas par hasard si le texte fut mis en ligne sans autres commentaires que quelques liens vers wikipédia ou vers le Maitron. Un autre lien pointe vers le site de Marie-Claude Hugues, fille de Claudine Chomat et Victor Michaut, dirigeants des Jeunesses communistes. Ce site, très soigné, qui célébrait la mémoire des parents de l'autrice a malheureusement disparu. Marie-Claude Hugues ne cachait pas le traumatisme qu'avait représenté pour elle l'absence de sa mère, complètement engagée au service du Parti pendant les années de clandestinité³⁹. Il ne fait guère de doute que les mémoires de Mounette Dutilleul ont été mises en ligne par sa propre fille, Hélène dont l'enfance, très proche de celle de Marie-Claude Hugues, fut marquée par l'absence d'une mère toute entière engagée dans les aventures au service du Parti.

C'est avec une certaine émotion que j'ai découvert au début du récit l'évocation de la petite Hélène.

« C'est seulement le 3 septembre que j'ai pu m'échapper pour aller voir ma petite fille que ma mère avait déjà prise en charge. C'était le jour de ses trois ans. On va fêter cela avec un beau gâteau à bougies. La journée est splendide. Nous sommes dans un petit pavillon de banlieue. Sur le coup de midi, mon père arrive, on branche la radio. L'Angleterre aurait déclaré la guerre à l'Allemagne ? C'est confirmé. Quelques heures après, Daladier annonce, dans le genre ampoulé qui est le sien, que la France doit aussi faire honneur aux engagements contractés à l'égard de la Pologne. C'est la guerre. La guerre déclarée par nos combinards capitulards de Munich qui ont trahi la Tchécoslovaquie mais deviennent pointilleux sur leur honneur pour la Pologne ? ... De quelle guerre s'agit-il ?

L'anxiété me gagne. Sur le chemin où le soleil joue dans les feuilles des arbres, où je sens dans ma main la menotte douce et chaude de ma petite Hélène que je promène, j'ai peur. »⁴⁰

Six ans plus tard, lorsque Mounette rentra à Paris après sa détention à Ravensbrück, sa fille ne la reconnut point.

38 Voir sur le site d'HSCO, l'article [Nouveau roman national et angles morts de la mémoire](#).

39 Voir sur mon site le texte que Marie-Claude Hugues m'avait envoyé.

http://siteedc.edechambost.net/le_livre.htm#critique

40 Mémoires de MD, août 1939: Pacte germano-soviétique : les vacances rompues . Quand je l'ai rencontrée en j1995, Mounette Dutilleul avait le projet de produire un récit autobiographique qui lui permettrait de régler ses comptes avec sa fille. J'avais présenté une étudiante en histoire aux deux femmes. Finalement, pour différentes raisons, le projet n'avait pas pu être mené à bien.

Crédits photo et illustrations : Maurice Thorez, Eugen Fried, domaine publique. Mounette Dutilleul, copie du livre d'Alain Guérin, carte de la Pologne, CC BY-SA 4.0, d'après Peter Hanula et Spiridon